

12 février 1943

Cher journal,

Je n'ai pas de bonnes nouvelles, Pierre et Jean sont traqués par les Allemands, ils ont décidé de se cacher pour fuir le S.T.O.

Robert, Charles, Fanny préparaient les plans pendant que, mes frères et moi, nous nous occupions de garnir leurs sacs dans la cuisine. Pierre nous a dit de mettre le strict minimum car il est hors de question qu'on les voit avec des valises. Toute cette précipitation m'angoisse et m'empêche de respirer correctement. Je suis inquiète pour mes deux frères, en les regardant attentivement, des tas d'hypothèses s'entrechoquent dans ma tête: peut-être ne les reverrai-je jamais, peut-être seront-ils déportés, torturés ou tués? Toutes ces possibilités ont réussi à m'arracher quelques larmes. Mon frère l'a remarqué et est venu me serrer contre lui, il m'a chuchoté à l'oreille que tout irait bien.

Je pris son visage dans mes mains pour garder l'image de sa frimousse le plus longtemps possible. J'ai couru ensuite vers mon second frère pour le prendre dans mes bras.

Charles ayant déjà eu quelques contacts avec un réfugié qu'il avait aidé à se cacher (un dénommé Mickey de son nom de code) a informé Jean et Pierre sur la vie des réfractaires du S.T.O. qu'on appelle désormais maquisards. Il s'agit souvent de jeunes qui affluent dans le maquis, refusant de travailler pour l'Allemagne, préférant grossir les rangs de la Résistance. Il poursuit en disant que la vie d'un réfugié est difficile parce qu'il n'est jamais deux fois au même endroit, que toutes les exigences de ce mode de vie entraînent la suspicion des uns et des autres, la peur constante d'être arrêté, la méfiance en permanence, il ajoute que beaucoup ne reviennent jamais. Rien de ce qui sortait de la bouche de Charles n'était là pour me rassurer.



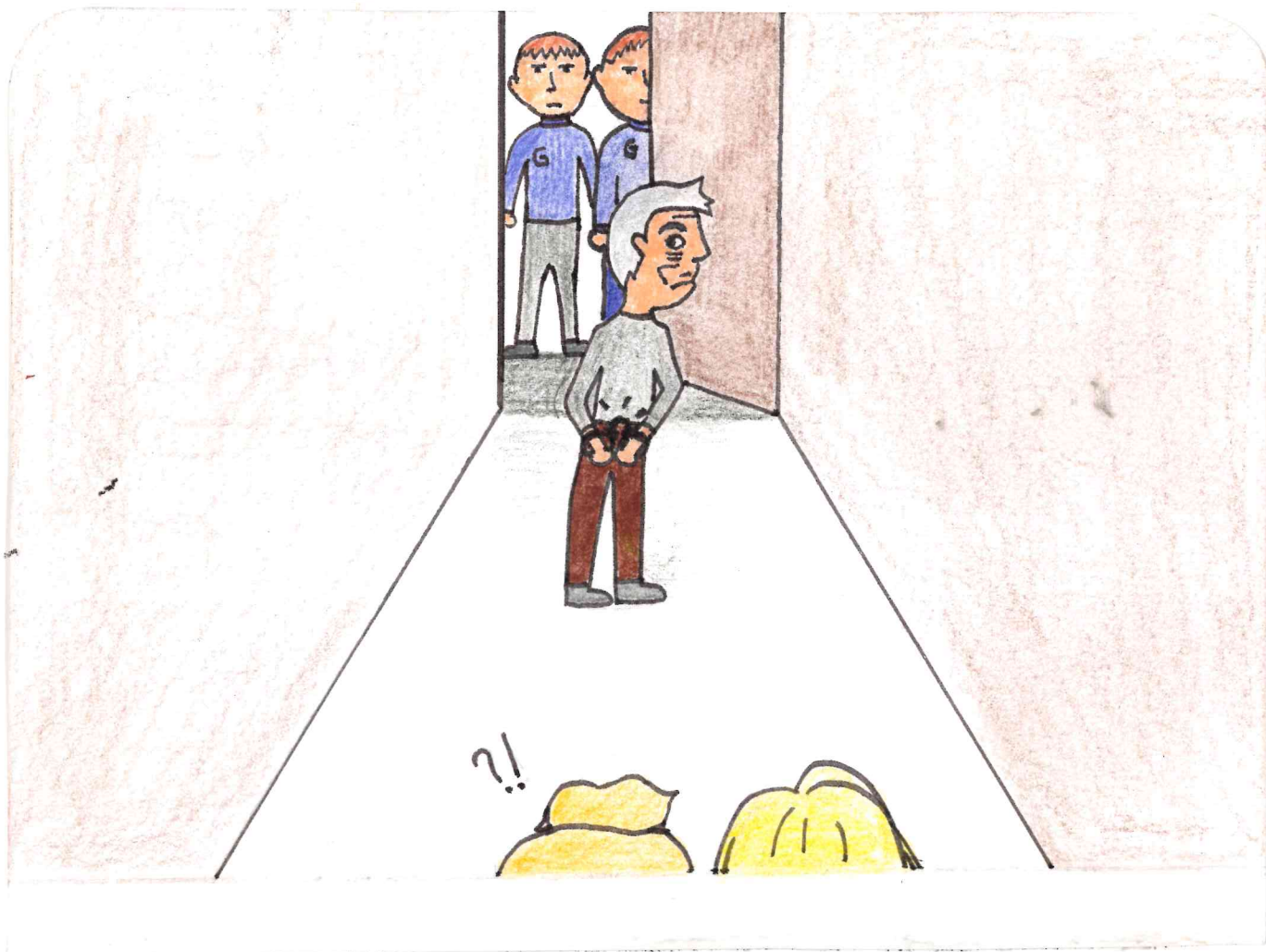
30 juin 1943

Cher journal,

Il est arrivé un grand malheur à notre famille... Nous étions en train de dîner quand quelqu'un a cogné violemment à la porte. Nous étions tous figés. On a cogné une seconde fois mais, encore plus fort, cette fois-ci. Après quelques minutes d'hésitation, mon père s'est décidé à aller ouvrir la porte. Sur le seuil, il y avait deux agents de la Gestapo, ils ont commencé par poser des questions à mon père, j'étais trop loin pour entendre ce qu'ils disaient. Père ne se décidant pas à échanger avec eux, les policiers se sont jetés sur lui pour lui passer les menottes. Quelqu'un l'avait dénoncé ! Mon père était menotté, juste devant le seuil de notre porte.

Je voyais ma mère impuissante face à cette situation, mon frère et ma sœur qui avaient peur, et père, les mains liées, la tête haute mais le regard vide. Je tremblais, je savais que je risquais de ne plus jamais le revoir. Mes pensées divaguaient mais, seulement, une était claire : si je croisais, un jour le traître qui avait vendu mon père, je lui ferais la PEAU pour venger mon père et lui faire justice. Je me suis interrogée ensuite : si mon père est arrêté, mes frères et moi étions également en danger. Je savais mon père suffisamment fort pour résister à des interrogatoires et ne pas parler. Nous allions devoir suivre les instructions prévues pour ce genre de situation et stopper nos activités temporairement.

Les agents ont embarqué mon père. Nous n'avons même pas pu lui dire au revoir. Ma mère pleurait, mon frère essayait d'arrêter la voiture dans laquelle mon père était rentré et, moi, j'étais figée sur le seuil, regardant la voiture s'éloigner. Mes larmes coulaient en cascade sur mes joues.



23 décembre 1943

Cher journal,

Dans deux jours, ce sera notre premier Noël sans père, sans Pierre ni Jean. J'espérais que mes frères reviendraient au moins pour le fêter mais c'est trop risqué pour eux.

Depuis que nous avons appris, par nos contacts, que notre père avait été déporté, nous n'avons plus aucune nouvelle de lui. Mère dit qu'il est, sans doute, exploité au travail forcé et Charles qu'il est soumis à une torture quotidienne, je préfère ne pas imaginer ces hypothèses. Je pense très régulièrement à lui et, naïvement, je me dis qu'il reviendra, passera le seuil de la porte et que tout sera comme avant.

C'est pareil, nous ne savons pas non plus ce qu'il est advenu de la mère de Simon. Lui se porte bien. Il a treize mois et commence, tout juste, à faire ses premiers pas.

Quelle saleté cette guerre qui a emmené des milliers et des milliers de gens vers la mort, qui en a affamé d'autres, qui a séparé des familles et qui a transformé notre France républicaine en une dictature sévère et privative.

Nos libertés ont été mises sous silence, la plupart de nos droits ont été abolis. Nous n'avons presque plus de nourriture, à peine de quoi subvenir à nos besoins.

La seule force qu'il me reste, c'est celle de la Résistance. Malgré tous les risques que je prends, j'ai encore l'espoir d'une vie meilleure grâce à nos actions clandestines. Nous libérerons la France, c'est promis.

J'ai encore
l'espoir d'une
vie meilleure grâce
à nos actions clandestines

Nous libérerons la France
c'est promis !

La seule force qu'il
me reste, c'est celle
de la Résistance.

Naïvement, je me dis
que tout sera comme
avant ...



21 août 1944

Cher journal,

Eurêka, Toulouse, ma chère ville, est enfin libérée !!! C'est grâce au courage et au travail acharné des maquisards depuis des mois. Toutes les forces se sont unies et il a fallu trois jours pour conduire à cette victoire, après deux ans d'occupation, de terreur et d'atrocités. Depuis, la foule est en liesse, les rues sont bondées, on entend des cris de joie, les gens s'étreignent, s'embrassent, on retrouve des sourires sur les visages.

Tu te rends compte, disparues les patrouilles qui circulent dans la Cité, déchirées les affiches de propagande, finis les bombardements, je me sens LIBRE et je peux VIVRE !!!

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ



29 août 1944

Cher journal,

Aujourd'hui Paris est enfin libre !

Tu ne sais pas le soulagement et la joie que je ressens à cet instant ! Un poids vient, tout de même, assombrir mon humeur, mon père n'est encore pas rentré. Nous avons su qu'il avait été déporté au camp de Mauthausen, un camp de concentration, en Autriche. Des rumeurs circulent sur ces camps. Quelle horreur si ce qu'on dit est vrai !

Je ne veux pas croire à sa mort. Une partie de moi espère encore le revoir, je sais, je suis peut-être un peu trop naïve ! Mais je suis sûre qu'il serait fier de nous et qu'il prendrait plaisir à regarder, de nouveau, une France libre. Maintenant que Paris est libérée, mes frères et moi en avons fini avec le réseau.

Nous sommes tous en fête depuis le fameux défilé militaire qui a eu lieu à Paris pour célébrer la libération.

Nous allons enfin retrouver notre liberté, nos droits et notre France républicaine. Tout le monde est soulagé de ne plus avoir à supporter la dureté de l'occupation.

C'est donc, ici, que s'achève le récit de cette partie très importante de ma vie. J'espère que ce journal sera, un jour, connu de certains pour que les gens puissent comprendre ce qui a tant marqué l'Histoire de France et n'oublient jamais cette période sombre.

Moi, de mon côté, je vais m'atteler à cette tâche, je veux contribuer à faire vivre le souvenir de ces événements pour les transmettre aux

génération futures afin qu'ils ne se reproduisent jamais. Je vais me consacrer à construire une France plus belle et plus égalitaire. J'ai bien l'intention de lutter pour que les femmes aient plus de droits, s'émancipent, j'attends d'ailleurs beaucoup du droit de vote des femmes prononcé, il y a quelques mois, par le gouvernement de la France libre. J'espère qu'elles se mobiliseront le temps venu, j'y les accompagnerai dans ce combat.

Adieu

Constance